

LE PUBLICISTE.

SEPTIDI 17 Frimaire, an IX.



ALLEMAGNE.

Du Bas-Elbe, le 27 novembre (6 frimaire).

Le 25 du courant, un corps de troupes prussiennes, fort de 2200 hommes, est entré à Ruzebuttel & à Cuxhaven, où tout étoit prêt pour les recevoir. Ces troupes observent la meilleure discipline, paient tout argent comptant & ne se regardent en garnison ici que pour veiller à la sûreté du port. Leur arrivée n'a produit aucun changement dans notre gouvernement, qui ne s'est trouvé embarrassé que de loger tant de troupes, dont on espère que le nombre sera diminué. Le directeur de la poste anglaise, qui avoit d'abord voulu s'éloigner, est resté, lorsqu'il a vu que cette mesure n'avoit pour but que de protéger les relations de commerce.

Suivant ce qu'on apprend, il a été échangé, à ce sujet, différentes notes à Berlin entre le ministre anglais & le ministre du cabinet, M. le comte de Haugwitz. La note de ce dernier contient, à ce qu'on assure, les assurances les plus amicales, avec cette addition : « S. M. le roi de Prusse a cru, comme protecteur de la ligne de démarcation, devoir s'opposer aux désordres de la piraterie dans l'entrée de cette rivière, & l'Angleterre ne devoit pas souhaiter autre chose, que de voir ce point important de la communication du continent pleinement assuré par le soutien d'une puissance neutre ».

De Bareuth, le 26 novembre (5 frimaire).

Tout prend l'aspect le plus guerrier dans nos environs. L'armée française se rassemble & menace la Bavière, le Haut-Palatinal, & peut-être la Bohême & l'Autriche. Il arrive ici, de la Franconie & du Palatinat, quelques personnes qui fuient. On attend aussi sous peu, l'électeur Palatin. Les troupes autrichiennes qui sont en Franconie, se retirent vers le Palatinat & la Bohême, & les français s'avancent aussi loin que leur permet la ligne de démarcation. Jusqu'à ce moment, aucune troupe autrichienne & d'Empire ne sont passées dans nos environs ; il paroît qu'elles ont toutes pris le chemin de Nuremberg.

D'Augsbourg, le 27 novembre (6 frimaire).

Le général en chef Moreau a tenu à Munich, le 24, un grand conseil de guerre, auquel ont assisté les généraux Dessolles, Lahorie, Decaen, Debilly, Leclerc, Bastoul, Grandjean, &c. On assure qu'il avoit pour objet de régler les positions de son armée. Le 25, le général Moreau est parti de Munich pour Landshut, où se trouve le quartier-général du lieutenant-général Grenier, & où il passera en revue la plus grande partie de l'aile gauche de l'armée, postée actuellement entre le Danube & l'Isar.

Le corps de Sainte-Suzanne, dont le quartier-général doit être transféré de Neubourg à Ingolstadt, vient d'occuper le pays entre le Danube, la Franconie & la Bohême. Il se concentre principalement sur les bords de la l'Altmühl :

sa première opération paroît être de s'emparer des défilés entre Sulzbach & Amberg, dans le Haut-Palatinal.

Les lettres de Vienne assurent que la dénonciation de l'armistice y a fait une très-grande sensation, & qu'on a expédié aussitôt des couriers dans toutes les provinces autrichiennes pour hâter le départ des renforts & des levées en masse. Il paroît qu'on avoit déjà donné l'ordre à la légion de Bohême de se porter dans le Haut-Palatinal, pour se réunir aux corps d'armée des généraux Klenau & Simbschen.

De Francfort, le 30 novembre (9 frimaire).

L'armée du général Augereau continue de se porter en avant. Dans la nuit du 25 au 27, l'ennemi ayant évacué Wurtzbourg, l'avant-garde française, commandée par le général Duh-m, entra dans cette ville le 27 à deux heures après-midi. Ce général fit aussitôt cerner la citadelle, dont la garnison est composée d'un bataillon autrichien & de quelque troupes du cercle de Franconie. On fait de grands préparatifs pour attaquer cette forteresse avec vigueur ; des pièces de grosse artillerie sont déjà parties de Mayence à cet effet. Le 28 au matin, l'armée suivit le mouvement de son avant-garde ; le quartier-général du général Augereau doit être maintenant à Schweinfurth.

ANGLETERRE.

De Londres, le 29 novembre (8 frimaire).

Suite de la séance du 27 novembre.

M. Pitt avoit la parole après M. Thierney, & sans autre préparation que celle d'avoir bien entendu, il répond à tous les articles de ce discours éloquent, profond, & depuis long-tems concerté.

« L'honorable membre, dit l'orateur, s'est beaucoup plus étendu qu'il ne l'avoit promis. Il avoit annoncé des recherches relatives au renchérissement des denrées & au gouvernement de la banque ; & il nous a parlé de mettre la chambre en comité sur l'état de la nation. Son plan est vaste & comprend la paix, la guerre, les finances, & nos droits constitutionnels . . . »

« L'honorable membre a dit une grande vérité, en avançant que l'Angleterre avoit les yeux fixés sur son parlement. Oui, sans doute, nos concitoyens attendent avec anxiété & sentent avec émotion les résultats heureux ou malheureux de nos décisions. Les mesures que vous avez prises ont rempli, j'ose le dire, & l'attente & les espérances du public. Le peuple est convaincu que ceux-là travaillent efficacement pour sa cause qui se bornent plus rigoureusement à l'objet qui forme la source immédiate de ses souffrances.

« Je ne prétends pas que la situation du royaume ne doive aussi fixer votre attention ; mais je prétends qu'elle ne peut être l'objet d'un comité de la chambre, si cette mesure est un expédient rare, suspect & dangereux.

« Elle ne fut jamais employée que dans les circonstances extraordinaires, telle par exemple, que le bill des Indes, & plus récemment la maladie du roi. La question est de savoir si la situation de l'Angleterre est telle aujourd'hui, que vous soyez forcés de l'adopter. »

Ici M. Pitt entre dans la question de la guerre ; il croit que rien n'est changé à cet égard depuis que le parlement a prononcé son opinion sur les bases de la paix ; il assure que S. M. est toujours disposé à faire tous les sacrifices propres à rendre la tranquillité à son peuple & à l'Europe ; & il ajoute que le moyen d'obtenir ce bienfait désirable, est d'armer son bras d'une nouvelle vigueur, & de redoubler pour lui de zèle & de fidélité dans cette lutte qui a déjà procuré tant de gloire à la nation.

Avant de suivre son adversaire dans ce qui a trait aux opérations faites depuis le mois de juillet dernier, M. Pitt croit devoir parcourir avec lui le *cerle de ses divagations*, & il fait d'abord remarquer son injustice dans la citation qu'il a faite d'une phrase de son ami M. Dundas. M. Dundas avoit dit « que les succès de la guerre actuelle étoient sans exemple, en proportion de la part que l'Angleterre y avoit prise, & en la considérant sous le rapport de ses intérêts particuliers »; & l'honorable membre n'a jugé à propos de citer de cette phrase, exactement vraie, que la première partie qui la rendoit ridicule. Suit un détail pompeux des victoires navales, & particulièrement de celle d'Aboukir.

M. Pitt examine ensuite l'influence de ces victoires sur la conduite & la position des alliés de la Grande-Bretagne; il croit que plus d'une fois elles ont ranimé leur courage, secondés leurs efforts & sauvé l'Europe d'une entière invasion « Qu'on me cite, s'écrie-t-il avec énergie, qu'on me cite dans les fastes de l'histoire l'exemple d'une nation circonscrite par sa situation dans les bornes d'une sphère étroite d'opérations, dont les exploits aient eu autant d'éclat & des résultats aussi décisifs ».

Au reproche fait par M. Tierney, que la plupart des conquêtes de l'Angleterre étoient prises sur ses anciens alliés, il répond que si ces alliés pusillanimes, au lieu de livrer lâchement leurs moyens & leurs ressources à leur ennemi commun, avoient, comme leurs ancêtres, défendu opiniâtrément leurs droits, ou invoqué franchement les secours de la Grande-Bretagne, on auroit raison de faire à celle-ci le reproche de les avoir dépouillés. Mais lorsque cette spoliation a pour but, d'un côté, de leur en conserver le produit, & de l'autre, d'empêcher qu'il n'ait grossi les trésors de la France, on n'a pas dû balancer à s'en saisir & à le séquestrer. M. Pitt lance quelques sarcasmes, & sur l'expédition par laquelle les Français ont amené en triomphe, dit-il, la flotte espagnole du port de Cadix dans celui de Brest; & sur la légèreté avec laquelle M. Tierney a parcouru le catalogue des acquisitions de l'Angleterre. Il rappelle qu'à la fin de la dernière guerre, M. Sheridan appelloit la conquête de Sainte-Lucie une possession de grande importance, & comme la clef des Indes-Occidentales; il compare cette prise avec celle de Minorque, & sur-tout de Malte, qui déconcerta, selon lui, le plan des Français en Egypte, & par l'Egypte dans les Indes.

« Mais ce n'est pas là, continue-t-il, le côté le plus favorable du tableau; ce n'est pas ce que nous avons gagné, c'est ce que nous avons conservé qui doit être considéré comme la plus brillante partie de nos succès.

« On dit que la guerre n'a été entreprise que pour mettre des bornes au pouvoir de la France. On est le maître de supposer au gouvernement tel but que l'on voudra. Ce qu'il y a de certain, c'est que la guerre a été entreprise, en effet, parce que la France ne nous permettoit pas de rester en paix, sans abandonner notre foi publique, notre constitution, notre prospérité & notre indépendance.

« Mais si l'on considère les difficultés de tout genre qui sont venues s'interposer dans une défense aussi légitime, disette de subsistances, intempérie des saisons, convulsions mercantiles, complication de moyens, révolution dans les esprits; mobilité dans nos alliés, désertion dans les uns, trahison dans les autres; contradictions, jalousies, &c., on trouvera peut-être qu'il y a eu quelque mérite à la soutenir & quelque gloire à son issue.

« Est-ce un faible avantage d'avoir empêché l'ennemi de porter ses ravages par-tout, d'avoir affoibli ses moyens de nuire, d'avoir enlevé & réuni à nos possessions celles qu'il avoit, & d'avoir fait ainsi servir à la défense de la justice & du monde des ressources qui auroient été employées à désoler ou à asservir la terre? Tels sont, en dépit des vicissitudes de la guerre, les résultats qui autorisent les ministres à dire qu'ils ont fait une guerre heureuse.

(Ici s'élevèrent des clameurs du banc de l'opposition.)
M. Pitt continue; & saisissant de plus près les motifs & le but de la motion de M. Tierney, il observe qu'il a eu évidemment deux objets en vue; le premier, de censurer les ministres; & & certes, dit-il, il est permis, celui-là. Je dirai plus: si l'honorable membre eût prouvé ce qu'il a avancé, c'eût été trop peu de les blâmer, il faudroit les chasser.

« Le second ne me paroît pas aussi légitime; il consiste à jeter le découragement dans les esprits, en exagérant tous les embarras de notre position, & demandant la paix à tout prix. Mais peut-on nous supposer, à mes collègues & à moi, l'intention de proclamer à la face de l'ennemi que nous n'avons ni confiance en nos alliés, ni foi dans nos propres ressources? Non, certes; & si nous étions réduits à cette extrémité, loin d'en faire l'aveu, je tendrois au contraire tous les nerfs de la puissance britannique; & j'en obtiendrais des prodiges, qui nous vaudroient une paix sûre & honorable.

« Il est un autre point sur lequel on ne peut trop insister; je veux dire la fidélité de l'empereur d'Allemagne à remplir ses engagements avec nous. Je dois répéter ici que je me fie entièrement à l'assurance

qu'il a donnée de ne se prêter à aucune négociation séparée de nos intérêts. J'ai déjà observé ailleurs qu'il y avoit eu entre la France & l'Autriche, avant & après la bataille de Marano, des communications dans lesquelles l'empereur avoit constamment déclaré tenir à cette condition. C'en est assez, je crois, & je suis d'avis de déclarer tenir à ces engagements, la conduite & les promesses de l'Autriche ont été parfaitement d'accord. Tant qu'une ferme adhésion à ces engagements ne permettra pas de douter de sa sincérité, je ne vois pas ce qui pourroit solliciter & justifier l'intervention de la chambre.... Quant à notre situation avec la Russie, je ne me regarde pas comme suffisamment interpellé pour en parler avec étendue. Je dois dire seulement que Paul I^{er} se ravisa sur le second embargo, comme il s'est ravisé sur le premier.

L'orateur, après avoir tonné contre le système du jacobinisme, répond à son adversaire sur l'état des finances, & réfute à sa manière, les arguments pris des accroissemens de la consommation, du haut prix des importations & de la dépréciation du papier. Il défend & ses opérations & celles de la banque; il prétend qu'on tira l'année dernière du continent de l'Amérique 1800 mille quartiers de bled; il assure que les impôts seront diminués à la paix; il vante sa caisse d'amortissement & il finit son discours par cette phrase:

« Considérant, en conséquence, qu'il ne peut résulter aucun avantage pour ce pays de la mesure proposée; mais qu'elle tendroit seulement à diminuer le zèle de la nation, tandis que d'un autre côté elle augmenteroit l'espoir de l'ennemi d'obtenir des succès, je dois croire que la chambre rejettera cette motion ».

La motion a été en effet rejetée par une majorité de 120 voix; elle n'en a eu que 37 pour elle, & 157 contre. MM. Dundas, Smith, Bouverie, John, Bardet & d'autres ont parlé. M. Tierney a clos la discussion par une réplique pleine de talent.

— Dans la séance du 28, M. Nichols a ouvert l'avis suivant. Il a proposé de se saisir de tous les russes & des propriétés appartenant aux sujets de la Russie, comme d'une garantie pour les anglais que l'on pourroit arrêter en Russie, & la saisie de leurs propriétés. Il a dit qu'il n'en faisoit point la motion expresse, mais que c'étoit seulement une idée qu'il croyoit devoir proposer aux ministres de S. M.

REPUBLIQUE HELVETIQUE.

De Berne, le 1^{er} décembre (10 frimaire).

Les généraux Vandamme & Lecourbe viennent de passer par Zurich; le premier se rend à l'armée de Macdonald, où il a obtenu le commandement d'une division; le second va à Weiliem, dans la Haute-Bavière, où se trouve dans ce moment le quartier-général de l'aile droite de l'armée du Rhin.

L'armée du général Macdonald est postée sur la ligne de démarcation, depuis le Vorarberg jusqu'aux frontières de l'Italie. La division Rey dans les environs de Feldkirch; la division Morlot dans le pays des Gisons; la division Baraguay-d'Hilliers dans la Valteline, & celle qui sera commandée par Vandamme, dans les environs de Bregentz.

Le quartier-général de Macdonald se trouve encore au départ du dernier courrier, à Roschach, d'où il devoit partir pour Feldkirch. Les hostilités devoient commencer le 7; l'état-major-général étoit à Coire. On travailloit à force aux têtes de pont de Reineck & de Ragatz.

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

D'Agen, le 8 frimaire.

Depuis plus d'un an, des troupes de brigands ravageoient la partie septentrionale de ce département. Les autorités constituées avoient souvent requis la force armée pour les combattre; le zèle des uns et des autres a été enfin couronné de succès. On est parvenu à en saisir une quarantaine: le reste est dispersé. Le 18 brumaire, deux de ces brigands convaincus de vols & d'assassinat, furent condamnés à mort par le tribunal criminel: ils se sont pourvus en cassation. Le lendemain 19, le même tribunal en mit vingt-un en jugement, & après onze heures de débats très-vifs, en condamna onze à 24 années de fer & acquitta les dix autres.

A la suite de la déclaration du jury, qui avoit passé 72 heures dans sa chambre, celui qui le présidoit & le commissaire du gouvernement tomberent de fatigue, & sont encore malades.

De Strasbourg, le 12 frimaire.

Des lettres de Munich, du 6, portent que le 5 dans l'après-midi un officier autrichien, chargé de dépêches de l'archiduc Jean pour le général en chef Moreau, est arrivé dans cette ville; mais que ce général n'a voulu ni accepter, ni ouvrir ces dépêches, en déclarant qu'il ne pourroit plus en recevoir du quartier-général autrichien, parce que les hostilités recommenceroient infailliblement le 7 frimaire, & qu'il étoit seulement dans le cas d'avoir égard aux dépêches qui pourroient lui arriver directement de Paris ou de Vienne. L'officier autrichien est parti avec cette réponse.

Cette nouvelle très-authentique détruit celle répandue quelques jours auparavant de la prolongation de l'armistice pour trois jours, ainsi que celle de la suspension des hostilités jusqu'à l'arrivée d'un courrier de Paris. Nous attendons donc incessamment la nouvelle d'une bataille livrée sur les bords de l'Inn.

Les mêmes lettres assurent que l'empereur étoit attendu, vers le 10, au quartier-général de son armée, qui devoit être transféré de Wels à Alt-Ötting.

Le général Tharreau est parti d'ici pour Dijon, où il ira prendre le commandement d'une division de l'armée de Réserve.

Le lieutenant-général Sainte-Suzanne est toujours ici, mais il doit partir dans deux ou trois jours pour l'armée.

De Paris, le 16 frimaire.

Les consuls ont pris, le 15 de ce mois, un arrêté qui ordonne l'établissement d'une *chambre d'avoués* auprès du tribunal de cassation, de chaque tribunal d'appel & de première instance; règle ses attributions, son organisation, sa discipline, son mode de procéder, la nomination de ses membres & la durée de leurs fonctions.

— Le ministre de l'intérieur a écrit au citoyen Desgouttes, préfet du département des Vosges, pour le féliciter de la continuation de son zèle à remplir le vœu de la loi du 17 ventôse relative au départ des réquisitionnaires & des conscrits.

— Le citoyen Moitte, sculpteur, vient d'exécuter en bas-relief, au-dessus de la porte d'entrée de la galerie des Antiques, une Minerve de quatre pieds & demi de proportion. Elle tient d'une main la lyre, & de l'autre une couronne de lauriers. L'intention du sculpteur a été de représenter Minerve présidant aux arts. Le style de cette jolie figure & le bon goût des draperies sont dignes en tout de la réputation de l'auteur.

— Le citoyen Jondot a fait, sur les leçons d'histoire de citoyen Volney, des *Observations critiques* (1) écrites avec esprit, souvent avec chaleur, & non toujours avec goût. Elles décelent un écrivain plus instruit de son sujet, que des usages du monde. Mais cet écrivain est jeune & sensible. En vivant il apprendra que l'indignation qui fait les poètes, & la sensibilité qui fait des romans, sont des quantités rarement bonnes à l'histoire, & meurent plus rarement à la fortune, même littéraire; il apprendra encore que, pour réussir

dans la république des lettres, comme ailleurs, le talent tout seul n'est pas la meilleure des recommandations. Il est reconnu qu'un bon livre critique est dévoré par les lecteurs, mais procure rarement des amis à son auteur.

— Parce qu'on a dit que la guerre nourrissoit la guerre, il faut à certains politiques que les événemens militaires se succèdent sans interruption, ou bien ils crient : *la paix! la paix!* Qui ne la desire pas? Autre chose est d'y croire. Nous y croirons quand elle sera signée. On parle d'un nouvel armistice. Possible; mais à la preuve. On ne sait d'où vient ce bruit; le journal officiel n'en parle pas, & les intentions pacifiques du gouvernement sont trop connues pour penser qu'il en eût retardé la nouvelle d'un jour, si elle étoit vraie.

— On nous écrit de Lyon que, les 4, 5 & 6 de ce mois, un ouragan terrible a renversé des cheminées dans cette ville & des arbres dans ses environs. On ajoute un fait extraordinaire : le vent a enlevé sur la place des Terreaux un enfant de huit ans à plus de dix pieds de haut, d'où il est retombé sans vie sur le pavé.

— Le maire d'une commune des Deux-Sèvres a écrit ici qu'une ânesse avoit mis bas un animal à tête de perroquet; qui, à raison de la conformation de son bec, ne pouvant être allaité par sa mère, boit du lait, mange du son & de la chair. . . . Souvenons-nous de la *dent d'or*.

— Le ministre de la guerre a donné les ordres au général en chef de l'armée d'Italie, pour que le grand veneur de la cour de Russie, le général Lewachow; qui se rend à Naples pour un échange de cordons d'ordre entre LL. MM. russe & sicilienne, soit accueilli d'une manière analogue aux sentimens actuels du gouvernement français pour l'empereur Paul I^{er}.

— M. le baron de Sprengporten, parti de Berlin pour Bruxelles, où il vient en qualité de commissaire de S. M. l'empereur de Russie, pour recevoir les prisonniers de sa nation qui sont en France, a passé par Emerich, le 2 frimaire. Il est accompagné de MM. le colonel prince Dolgorowky, le major de Stowrakoff, le major de Stawierky, le capitaine Tiesenhausen, & de M. le conseiller de cour, Gongberg.

— On cite une lettre du général Pahlen, gouverneur de Pétersbourg, & suivant laquelle Paul I^{er} proposoit de *boire à la santé du plus grand homme de l'Europe*. Le général alloit boire à la santé de son maire, quand celui-ci l'arrêtant, lui dit : *Vous vous trompez, c'est de Bonaparte dont je veux parler; & tous les convives crièrent vivat!* & burent à la santé du premier consul.

— Le grand-seigneur a mis Passwan-Oglou au banc de l'empire. Cette mesure ne vaut pas une bonne armée.

Suite de la lettre aux rédacteurs du Publiciste, sur le Cours de Morale religieuse.

J'ai peu entendu de sermons. Dans un tems où je lisois tout, je n'ai pas pu lire jusqu'au bout ceux de Bourdaloue, tout en estimant beaucoup la force de tête & le talent de cet orateur. Je n'ai jamais lu de suite que les sermons de Massillon, & aussi ceux de l'abbé Peule, que je mets cependant fort au-dessous de Massillon; mais qui me plaît & m'étonne par une certaine création de langage, & par la fécondité de son imagination. L'uniformité pédantesque du plan & des divisions de la plupart des sermons, ces paraphrases éternelles de passages de l'écriture souvent traduits

(1) Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. 50 cent. A Paris, chez Migneret, imprimeur, rue Jacob, n^o. 1186.

en mauvais français, ce mélange trop continu de phrases mystiques avec le langage le plus élevé : toute cette bigarrure me paroît un reste de la mauvaise éloquence qui régnoit également dans les discours publics, soit de la chaire, soit du barreau, avant que la langue & le goût fussent formés. On conçoit que dans les sermons, le respect qu'on avoit pour le fond, a pu consacrer & maintenir les vices de la forme, tandis que les progrès de l'art les ont fait disparaître dans l'éloquence profane.

Une partie de ces défauts se retrouve dans les discours de M. Necker. Je lis, par exemple, pour texte du discours 2, sur les perfections de Dieu, & les rapports de la morale avec ces perfections, ces paroles d'Habacuc : *car ces yeux sont trop purs pour voir le mal*. Je ne puis appercevoir un rapport naturel entre ces paroles & le sujet du discours. L'incrédule pourroit s'en servir plus naturellement peut-être, pour prouver que Dieu est trop parfait pour s'offenser des actions des hommes.

Lorsque les citations des livres sacrés ne donnent au discours ni plus d'éclat, ni plus d'intérêt, ni plus d'autorité; elles n'offrent plus qu'une affectation ou une exubérance, qui quelquefois même blesse le goût par l'exagération. Je n'aime pas, je l'avoue, qu'on écrive aujourd'hui que *l'homme tempête pour néant, pour dire qu'il fait beaucoup de bruit pour rien*. Lorsqu'on cite un passage de Montaigne ou d'Amiot, c'est que la naïveté ou la liberté de leur vieux langage paroît ajouter quelque relief à la pensée; mais ici rien ne frappe que la vétille des expressions. Il y a quelque chose de plus encore dans ce passage : *Dieu a pesé les montagnes au crochet, & les vallons à la balance*. Il est difficile de n'être pas choqué de la trivialité & de la bizarrerie de ces images; il est encore plus difficile de concevoir comment cela pouvoit s'allier heureusement avec l'élégance & la noblesse qui regnent dans le reste de ce discours.

M. Necker, en citant les passages de l'écriture, a voulu conserver les paroles mêmes d'une ancienne version de la Bible en usage chez les protestans.

Un zélé calviniste, par respect pour le texte, peut bien n'être point blessé du mauvais style de la version; mais des lecteurs qui ont encore plus de goût que de zèle, ne peuvent s'empêcher de l'être un peu; & je ne conçois pas en effet ce qu'une traduction correcte & plus élégante des mêmes passages pourroit leur faire perdre de leur force & de leur autorité. Les expressions, les tournures réprochées par l'usage ou le goût, ne peuvent être d'aucun service à la vérité. Au reste, cette critique ne tombe pas sur les discours de M. Necker en particulier; elle s'applique à tous les auteurs de sermons, catholiques & protestans.

Les censeurs du *Cours de morale religieuse* en ont attaqué le style sous d'autres rapports. Quelques-uns y ont trouvé de la recherche, de l'emphase & de l'obscurité; mais leurs preuves se sont bornées à un petit nombre de phrases. Eussent-ils raison dans les passages qu'ils citent, l'ouvrage pourroit n'en être pas moins plein de beautés de style de tous les genres. C'est une bien misérable manière d'apprécier le talent d'un écrivain & le caractère d'un ouvrage, que de les juger par leurs fautes & leurs incorrec-

tions; c'est cependant une manière bien commune, parce qu'elle est très-commode & à la portée de tout le monde. En recherchant ainsi dans les écrits divers de Bossuet même des phrases incorrectes qui s'y trouvent en assez grand nombre, il seroit aisé de présenter comme un mauvais écrivain le plus sublime de nos orateurs. En suivant la même méthode, il seroit aisé de mettre Corneille au-dessous de Campistron, & l'auteur de *Rhadamiste* au-dessous de celui de *Charles IX*.

Si j'examine d'un œil critique le livre de de M. Necker, j'y trouve aussi quelques expressions incorrectes. Il dit, par exemple, (tome 1, page 62) *ce rapprochement grandit nos fonctions sur la terre*. *Grandir* est toujours neutre : *cet enfant grandit*. Il n'est jamais actif; il faudroit ici *aggrandir*.

Je n'aime pas le terme nouveau d'*écrasement*, ni le vieux mot d'*épouvantement*, que M. Necker a ressuscité, ce me semble, sans nécessité; mais je ne suis point blessé de celui de *repentance* qu'il emploie à la place de *repentir*. Il y a une nuance distincte entre ces deux mots.

Lorsqu'en parlant de l'art oratoire, il dit : « Cet art » qui doit transformer la pensée dans une puissance active, & » trouver le point de contact entre des spiritualités, qui » doit indiquer la route éthérée de la parole à l'entendement, &c. » Je ne puis m'empêcher d'adopter la critique qu'on a faite de ces expressions trop métaphysiques, qui manquent en effet de naturel et de clarté.

Mais une autre phrase de ce genre se trouveroit difficilement dans les trois volumes du *Cours de Morale*; & ce n'est pas la bienveillance qui cherche ces imperfections au milieu de tant de beautés de style d'un ordre supérieur. L'homme de goût ne se lasse point de répéter avec Horace : *Ubi plura nitent*. — *Non ego paucis offendar maculis*, &c.

(La fin à demain)

Nota. Il n'y a pas eu de séance aujourd'hui 16 au tribunal, en vertu d'un arrêté qu'il a pris hier après son comité général.

Le corps législatif a procédé au scrutin pour le renouvellement du bureau; Pison-du-Galland a été élu président; les secrétaires sont Kervelegan, Savary & Rabaud. Il y aura demain le comité secret.

Bourse du 16 frimaire.

Rente provisoire, 23 fr. 55 c. — Tiers consol., 34 fr. 40 c. — Bons $\frac{2}{3}$, 1 fr. 60 c. — Bons d'arrérage, 85 fr. 63 c. — Bons pour l'an 8, 94 fr. 75 c. — Syndicat, 00 fr. 00 c. — Coupures, 82 fr. 00 cent.

Le Petit Lavalier, ou *Tablettes mystérieuses* (première suite), almanach dans lequel on trouve la Lunette de l'Astrologue, la Planette favorable, la Disense de bonne aventure, l'Art de tirer les cartes, &c.; par l'auteur de l'*Histoire de la baronne d'Avigny*; in-18 avec gravure. A Paris, chez Demoraine, imprimeur-libraire, rue du Petit-Pont, n°. 99.

Arrêté des consuls de la république, du 26 ventôse, an 8; contenant un règlement sur les revues des troupes de la république; un vol. in-8°. de 72 pages, dont 46 de tableaux ou modèles. Prix, 1 fr., & 1 fr. 20 cent franc de port. A Paris, au bureau du Journal militaire, rue de Tournon, n°. 1126, & chez Belin, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 22.